

## Le repos de la foi

---

ME 1870 page 221

### Nota Bene :

Cet article a dû être sujet à un [commentaire correctif](#) (à la page 432 de l'original) et qui est repris à la fin de la méditation

Je désire rendre grâce à Dieu pour tout ce qu'il m'a révélé de son amour, de sa grâce, de sa puissance, de sa vérité!

Je me souviens du temps où j'étais un jeune homme méchant et déréglé, dont aucun pouvoir humain ne pouvait vaincre ou contenir les passions coupables; et je me souviens aussi d'avoir entendu le nom précieux et doux de Jésus et d'avoir été arrêté tout d'un coup dans ma course effrénée. Je me rappelle le jour où mon âme se confia dans le sang précieux répandu à la croix; je pourrais indiquer le moment et montrer la place où Dieu me révéla Christ comme Celui qui me sauvait de l'enfer. Il y a cinq ans que je crus au Seigneur Jésus Christ et que Dieu sauva mon âme; et depuis cinq ans, j'ai pu, dans quelque société que ce fût, me lever pour raconter par quelle expérience mon âme avait passé et quel bonheur j'avais éprouvé en étant fait un enfant de Dieu. Je savais que Jésus m'avait racheté et je bénissais Dieu pour la vérité si précieuse qu'il m'enseignait dans sa Parole.

Mon âme avait soif de vérité; mon cœur désirait ardemment en connaître toujours davantage. J'étudiais la Parole de Dieu et je pensais m'être familiarisé avec un grand nombre des doctrines de la Bible; mais je n'étais pas constamment heureux. Je ne me nourrissais pas de Jésus comme j'aurais dû le faire; je savais qu'il était mon Sauveur, mais je n'avais pas la joie et la paix que j'aurais dû avoir. Je ne me réjouissais pas toujours. Par moments j'étais très heureux; je jouissais de la communion de Dieu; je languissais après l'apparition de Jésus et j'avais la conscience de marcher avec lui; toutefois ces moments étaient rares et courts. Je trouvais dans ma Bible précepte après précepte, commandement après commandement, auxquels je n'obéissais pas. J'y lisais: «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, justement et pieusement» (Tite 2: 11). Je savais que vivre *pieusement*, c'est vivre avec Dieu, pour Dieu, et je savais aussi que, quant à moi, je ne vivais pas pieusement. Je faisais profession de prendre pour mon guide la Bible et rien que la Bible, et elle me disait: «Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 16).

Je savais que mon Père céleste était juste et je savais que son enfant devait aussi être juste; c'est pourquoi je prêchais la sainteté, je prêchais la séparation du monde. J'insistais sur le devoir pour le chrétien d'imiter son Seigneur et Maître; de ne pas dire une parole que Christ n'aurait pas dite; de ne pas faire une action que Christ n'aurait pas faite; de ne pas

avoir une pensée que Christ n'aurait pas eue, et cependant, *moi* je faisais ce que Christ n'aurait pas fait; *moi* je disais des choses que Christ n'aurait pas dites, et *moi* j'avais des pensées que Christ n'aurait pas eues, et je sentais que je n'y pouvais rien.

Ce n'étaient pas des péchés scandaleux qui me troublaient: il est facile au chrétien qui s'appuie sur Dieu de triompher de tels péchés; il est rare que ce soient de tels péchés qui le placent sous un jugement, et ce n'étaient pas de tels péchés qui avaient le dessus sur moi. Satan n'essayait pas de me tenter à m'enivrer de vin, car il savait qu'il ne le pouvait pas; il n'essayait pas de me pousser à voler, à mentir, à jurer; il savait qu'il n'y parviendrait pas. Mais il me faisait me mettre en colère sans motif; il me faisait m'irriter contre mon frère quand celui-ci me traitait mal; il me faisait m'emporter même en discutant sur la vérité de Dieu. De petites choses pouvaient me mettre complètement hors de moi: je me fâchais, je m'irritais intérieurement et je n'y pouvais rien.

Telles étaient les choses qui me troublaient; or, des petits péchés, comme on les appelle, sont tout aussi haïssables aux yeux de Dieu que les grands; ces derniers peuvent paraître pires aux yeux des hommes, et ils le sont en effet, mais devant Dieu le péché est le péché. Dieu ne peut pas tolérer le péché et Dieu dit: «Soyez saints», et je savais que le péché ne pouvait pas exister avec la sainteté.

Et ainsi, après le péché venait la repentance, puis l'angoisse de l'âme, la confession et ensuite la paix; puis venait encore le péché et l'angoisse et la confession et la paix, et cela revenait toujours ainsi jusqu'à ce que mon âme en fut malade au dedans de moi. Je voyais dans ma Bible, du commencement à la fin, des injonctions à être saints; j'y voyais aussi de la puissance pour l'être: «Tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera son peuple *de leurs péchés*» (Matthieu 1: 21); mais *moi*, je n'étais pas délivré des miens.

Je voyais en Christ mon Rédempteur, je savais qu'il m'aimait et qu'il s'était donné lui-même pour moi, pour me racheter, et j'étais heureux d'être sauvé de l'enfer. — Mais, hélas! je savais aussi que je ne plaisais pas à Dieu. Et pourquoi cela? Parce que, après avoir été délivré de la mort et de la perdition par la puissance de Dieu, après avoir eu mes pieds placés sur le roc et avoir été fait bourgeois des cieux, je ne voulais pas laisser à cette même puissance qui m'avait sauvé, le soin de me *garder*, et je tâchais de me garder moi-même. J'étais hors d'état de le faire et par suite je péchais, et je me repentai et je pleurais. Je languissais après la délivrance et ne savais où la trouver. — Je parlais de Christ aux autres et je les pressais de se confier en lui; je leur disais que s'ils ne se confiaient pas en lui, ils ne pouvaient pas être sauvés, pendant que moi-même j'avais besoin de la même leçon. Moi qui connaissais Jésus comme le Sauveur qui sauve de l'enfer, je ne le connaissais pas comme le Sauveur qui sauve du péché. Je n'avais pas encore réellement compris que la sanctification était, avant tout, un point de départ, c'est-à-dire que, en Christ, qui nous a été fait, de la part de Dieu, «sanctification», aussi bien que «rédemption», j'étais «saint», ce qui veut dire «mis à part», retiré du présent siècle mauvais pour être à Dieu; que j'étais, par grâce, moi aussi, «un frère saint, participant de l'appel céleste» et que c'était en

réalisant ce précieux privilège par la foi, en demeurant en Christ, ma justice et ma sainteté parfaites, que je pourrais marcher dans une vraie sainteté pratique.

S'il y avait un chrétien dans ma position qui eût le droit de se dire heureux, c'était moi — moi, appelé à prêcher l'évangile et amenant un grand nombre d'âmes à Christ. Quelquefois on venait me dire combien on souhaitait d'être aussi pieux que moi, afin de pouvoir vivre de la vie de foi dont je vivais et marcher aussi près de Dieu. Hélas! on ne savait pas où j'en étais! Comme Pierre, c'était de loin que je suivais Jésus et non pas de près!

Je vins dans ce pays (l'Amérique) pour prêcher Jésus et pour dire aux pécheurs de se confier en Christ. Un soir que j'avais prêché, je m'en retournais chez moi rempli de joie d'être ainsi employé par le Seigneur. C'était un de mes bons moments où je pouvais ne regarder qu'à Jésus, car toutes les fois que je réussissais à m'oublier moi-même, je le voyais, Lui. Mais quand je regardais à moi-même et à mes manquements, je perdais Christ de vue et je n'avais que *moi* devant les yeux; — je ne voyais plus le Seigneur. Ce soir-là nous causions de Dieu, de sa bonté et des commandements qu'il nous donne à nous ses enfants et j'en vins à avouer franchement au frère et à la soeur avec qui je demeurais, quel était l'état de mon âme, et combien j'étais complètement incapable d'être ce que Dieu voulait que je fusse.

- Avez-vous jamais demandé à Dieu de vous rendre pratiquement saint? me dit-on.
- Oui, répondis-je, je l'ai demandé bien souvent, continuellement.
- Et vous êtes-vous attendu à ce que Dieu le ferait? me demanda-t-on encore.

Ici je fus obligé de répondre: «Non»; et l'incrédulité de mon cœur me fut révélée. — «Non, je ne croyais pas que je *pusse* être rendu saint en pratique. — Je pensais que j'étais dans la chair, tandis que la Parole dit le contraire (Romains 8: 9); sans doute la chair est encore en nous, et elle ne peut jamais être améliorée. Je pensais que, pendant toute ma vie, j'aurais à vivre de fait dans le 7<sup>e</sup> des Romains, bien qu'il fût possible que, de droit, je vécusse dans le 8<sup>e</sup>. Je me figurais devoir toujours m'en aller en gémissant: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort» (Romains 7: 24)? Je savais que la chair était la chair, que le cœur était désespérément malin par-dessus toutes choses et qu'en moi il n'habitait aucun bien; comment donc pouvais-je devenir saint?

— Par conséquent, dit mon ami, vous demandiez à Dieu de faire pour vous une chose qu'en même temps vous ne croyiez pas qu'il ferait réellement? Que penseriez-vous d'un homme qui demanderait continuellement à Dieu le pardon de ses péchés, mais qui ne croirait jamais que Dieu le lui accorderait? Son incrédulité serait-elle plus coupable que la vôtre? — Avez-vous jamais essayé, continua-t-il, de vous confier en Christ pour votre vie de chaque jour, de la même manière que vous l'avez fait pour avoir la vie éternelle?

Ma seule réponse à ces paroles fut encore: «Non!» et de nouveau j'entrevis quelque chose de mon méchant cœur d'incrédulité.

- C'est votre légalisme qui vous a été en obstacle, dit mon ami.

– Mon légalisme! à *moi!* m'écriai-je, je ne suis pas légal, je suis tout autre chose que légal!

– N'est-ce pas être légal, être sous la loi, demanda-t-il, que de vouloir faire vous-même ce que Jésus a fait pour vous par sa mort? Si la justice, la justice pratique, est par la loi, alors Christ n'est-il pas mort en vain pour autant qu'il s'agit d'elle? Cette promesse n'est-elle pas digne de confiance que «Dieu veut opérer» en nous le vouloir et le faire (Philippiens 2: 13)? Et s'il fait cela, ne devons-nous pas cesser de vouloir le faire nous-mêmes?

La vérité commençait à se faire jour dans mon âme.

On cita ce passage: «Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu» (Hébreux 11: 6), et je découvris quelle vie d'incrédulité avait été la mienne pour ce qui regardait cette question de sainteté. Je compris que, dans mes prières mêmes pour obtenir la sainteté, j'avais péché, parce que j'avais demandé à Dieu de me rendre conforme à l'image de Christ, et accompli en toute bonne oeuvre, tout en ne m'attendant jamais à ce qu'il le ferait.

– Vous vous être confié en Christ pour vous sauver de l'enfer, me dit encore mon ami, pourquoi ne vous confiez-vous pas en lui de la même manière pour vous sauver du péché?

– *Pourquoi, en effet?* me demandais-je à moi-même. J'avais toujours demandé à Dieu de me rendre conforme à l'image de Christ, mais j'avais toujours essayé d'y parvenir par mes propres efforts; il n'était donc pas étonnant que je n'eusse pas réussi. Dans mon angoisse j'avais passé des heures entières à genoux, car je désirais avant tout ressembler à mon Maître — et à mesure que mon ami parlait, je voyais combien le chemin de la foi était simple. Je vis que le Seigneur Jésus avait le pouvoir et la volonté de me sauver et je m'abandonnai à lui. Ce fut alors que j'éprouvai une paix comme je n'en n'avais jamais éprouvé depuis la première semaine de ma conversion, car je me confiai en Jésus pour me sauver de la puissance et de la domination du péché, comme je m'étais confié en lui, il y a cinq ans, pour me sauver de la culpabilité.

Mon ami dit: «Nous examinerons les Ecritures, et nous prierons plus abondamment à ce sujet samedi prochain». Mais je répondis: «Non, non; je ne puis pas attendre jusqu'à samedi pour me confier en Jésus. Je prends Dieu au mot; je crois que Jésus peut me sauver entièrement».

Et depuis lors, je me suis toujours confié en lui; je me suis confié en lui pour mes péchés, pour ma marche, pour toute chose, et il ne m'a jamais déçu. — *Maintenant* je sais ce que c'est que de vivre de la vie de la foi; *maintenant* je comprends ce que Paul voulait dire quand il disait — «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). Je vois que Dieu fait pour nous ce qu'il promet de faire. Dieu dit: «Ne savez vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit» (1 Corinthiens 6: 19)? Et cela n'est-il pas un fait? Dieu dit encore: «Car vous êtes le temple du Dieu vivant» (2 Corinthiens 6: 16). Et cela n'est-il pas un fait? Et notre Seigneur dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 23). Et cela n'est-il pas un fait?

Si je suis mort et si Dieu vit en moi, pourquoi le fait-il? N'est-ce pas pour qu'il puisse parler pour moi, vivre pour moi, marcher pour moi, en un mot pour qu'il puisse produire en moi ce qui est agréable devant ses yeux? Ah! je suis convaincu que si les chrétiens connaissaient que Dieu vit en eux et qu'il le laissassent faire, ils n'essayeraient plus jamais de vivre par eux-mêmes. Et tant que nous nous confierons en Christ, il fera ces choses en nous; mais aussitôt que nos yeux se détournent de lui, le *moi* revient au-dessus. Toutefois il n'est pas difficile de demeurer en Christ quand une fois on en connaît le secret: quand on sait que c'est par la foi; non pas la foi du moment actuel seulement, mais la foi de chaque instant, toujours, continuellement.

Ah! mon armure avait été là m'attendant et je ne l'avais jamais revêtue. Le casque du salut avait été là, et qu'est-ce que le salut si ce n'est Christ? La cuirasse de la justice avait été là, et qu'est-ce que la justice si ce n'est Christ? Le bouclier de la foi avait été là, et ce bouclier, n'est-ce pas Christ? Et l'épée de l'Esprit avait été là, et cette épée, n'est-ce pas la vérité de Christ? Tout est Christ et tout est pour moi. Que le Seigneur me soit donc en aide pour ne pas être effrayé par l'Ennemi, car aucun de ses dards ne m'atteindra si je suis renfermé en Christ; ils glisseront, tous impuissants, sur mon bouclier. Aussi longtemps que je suis en Christ, je marche par la foi, je parle par la foi, je vis par la foi, je fais toutes choses par la foi. Et ce qui est fait par la foi est fait à la gloire de Dieu. «Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu», mais par la foi cela est possible et mon âme est heureuse de le savoir. Enoch a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu; et tout enfant de Dieu plaît à Dieu quand il se confie en lui, et lui déplaît quand il se confie en lui-même, et qu'il tend à être saint, pur, irréprochable et semblable à Christ, mais n'y tend pas par la foi.

Souvenons-nous donc par-dessus tout de cette grande vérité, dont la Bible est remplie, que si nous nous confions en Christ nous sommes agréables à Dieu; et ne rejetons pas loin de nous notre confiance qui a une grande récompense, mais croyons que, si Christ peut nous garder aujourd'hui, il peut nous garder pendant toute notre vie.

Puissions-nous donc nous abandonner à lui avec une confiance inébranlable.

## Commentaire correctif

ME 1870 page 432 [Quelques pensées sur «le repos de la foi \(\\*\)»](#)

(\*) Nous acceptons cette critique d'un article qui a paru dans le no 12 du *Messenger Evangélique*, article que nous avons positivement refusé et qui a été *publié, en notre absence*, par un malentendu que nous avons fort regretté. (*L'Editeur*)

Bien cher frère,

Si je vous fais part de ces quelques pensées, ce n'est pas que je veuille que l'on tienne pour coupable un homme qui exprime mal ce qu'il pense, d'autant plus que cet homme est un de mes frères, un enfant bien-aimé de Dieu, pour lequel Christ est mort; ce n'est pas non plus que je désire faire naître des sujets de controverse; car la controverse ne fait que

roidir le parti que l'on tâche de convaincre; c'est uniquement parce qu'il me semble qu'il y a dans l'article auquel je fais allusion, des expressions qui ont une tendance nuisible, et qui pourraient même devenir un piège pour les enfants de Dieu, et une difficulté pour ceux qui ne sont pas encore affranchis.

Il faut que chaque âme fasse ses propres expériences, et Dieu nous enseigne dans nos expériences par sa précieuse parole; mais je ne crois pas que nous puissions être enseignés par des expériences d'autrui, telles que celles que nous trouvons dans cet article. Ce n'est pas la description de la fondrière et l'effet qu'elle produisit sur moi, quand je m'y suis enfoncé, qui apprendra à un autre comment il l'évitera. Non, c'est plutôt la description de la bonne voie, les indications et les jalons que Dieu y a prodigués dans sa parole qui serviront à nous y maintenir.

Du reste les expériences de chaque âme sont différentes; la Parole ne varie jamais. et il y a dans la Parole ce qui s'applique à toute expérience; mais si je me laisse conduire par les expériences d'autrui, je ne manquerai pas de tomber dans le mysticisme de certains chrétiens; je me chagrinerai, quand je verrai que je n'ai pas eu les expériences de tel ou tel, et quand j'entendrai parler d'expériences opposées aux miennes, il n'y aura rien de sûr pour mon âme, ni de repos pour moi. C'est ce qui se voit en effet chez les Wesleyens: après bien des années d'une marche chrétienne, selon la foi de Jésus, ils n'osent guère dire qu'ils sont enfants de Dieu. Mais quand on revient à la Parole, on y voit que bien loin de nous jeter sur nos expériences, elle les juge, et très souvent elle les dément, de sorte qu'au lieu de s'occuper des expériences, il faut prendre la place que Dieu nous donne en Christ et ensuite dépendre de lui et de sa force pour la marche. De plus, si nous apprenions nos leçons directement de la parole de Dieu, nous trouverions que nos expériences prendraient le caractère de la joie et du bonheur (même peut-être en souffrant pour le nom de Christ), plutôt que celui du châtement, de la détresse et de la douleur d'esprit.

On devrait apprendre à connaître Dieu dans la parole qui le révèle à nos coeurs, et non pas dans nos expériences; bien que ces dernières nous ouvrent les yeux quelquefois, quand nous sommes stupides, et soient bonnes à réveiller nos consciences endormies.

Quand on fait l'examen de cet article, «le Repos de la foi», il me semble que l'on y voit une confusion complète entre la position d'un homme en Christ et sa marche, pour ne rien dire de plusieurs expressions qui ne sont certainement pas scripturaires.

A la page 229, tout à la fin de l'article, le passage d'Ephésiens 6: 10-18, est cité comme se rapportant à la position chrétienne, tandis que, dans la Parole, il est clair que ce sont des exhortations adressées à ceux qui connaissent déjà leur position en Christ, comme pardonnés, créés de nouveau et adoptés pour être les enfants de Dieu, de sorte que tout le passage s'applique à la marche, et non pas à la position: aussi est-il évident que, si je n'ai pas déjà la position d'un enfant de Dieu, il m'est impossible de marcher, puisqu'il est dit: «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants». Ainsi il est tout à fait faux

de parler d'un revêtement de l'armure, dans le sens de l'affranchissement de la domination du péché. L'armure est pour ceux qui sont déjà affranchis, et qui savent qu'ils le sont.

C'est pourquoi, je ne suis pas étonné de voir que l'article en question parle de «*mon armure*», tandis que la Parole l'appelle «l'armure *de Dieu*», par deux fois, versets 11, 13; ni non plus de voir cette expression: «aussi longtemps que je suis en Christ, je marche par la foi, je parle par la foi, etc.».

Est-il donc possible de sortir de Christ une fois que Dieu nous a placés en lui? Ou bien est-ce que notre ami veut dire que, si l'on est enfant de Dieu, il est impossible de tomber dans le péché? vu qu'il a assez de confiance en lui-même pour dire (page 223): «Satan n'essayait pas de me tenter à m'enivrer de vin, car il savait qu'il ne le pouvait pas». Comment oser s'exprimer ainsi en face de cette déclaration solennelle de l'apôtre Paul: «Nous n'avons pas de confiance en la chair» (Philippiens 3: 3); et encore: «Moi donc je cours, mais non comme ne sachant pas vers quel but; je combats, mais non comme battant l'air; mais je mortifie mon corps, et je l'asservis de peur qu'après avoir prêché à d'autres je ne sois moi-même réprouvé» (1 Corinthiens 9: 26, 27)?

Et remarquez-le, ce ne sont pas ici des expressions isolées qui sont tombées par hasard, pour ainsi dire, car on lit encore, à la même page 229: «*Il n'est pas difficile* de demeurer en Christ quand une, fois on en connaît le secret», ce qui est analogue à ce qui se trouve à la page 223: «*Il est facile* au chrétien, qui s'appuie sur Dieu, de triompher de tels péchés».

Il est évident que, dans l'intention de l'écrivain, il y a un état auquel on peut arriver, où il devient facile de ne plus pécher; c'est-à-dire, donc, que l'on n'aura plus besoin d'autant de vigilance.

Pour lui, j'espère que notre Dieu lui montrera, dans sa bonté, plus clairement ce que la Parole nous enseigne; mais je crois qu'il nous faut être corrects dans ces derniers jours, et nous tenir strictement à la Parole pour ne pas tomber dans les pièges de l'ennemi qui sont si abondants de tous côtés, maintenant que la science est augmentée (Daniel 12: 14).

On lit (Jean 15: 2): «Tout sarment *en moi* qui ne porte pas de fruit, etc.». Je suppose que l'on ne niera pas qu'un sarment *dans le cep* doit être un chrétien, envisagé toujours au point de vue de son témoignage sur la terre, et de sa responsabilité. Comme on l'a dit, on ne plante pas de vignes dans le ciel. Il s'agit ici du témoignage rendu sur la terre, et quand le Seigneur parle de la profession sans qu'il y ait de la vie au 6<sup>e</sup> verset (Jean 15), il ne dit pas: «*Si un sarment*», mais «*si quelqu'un* ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme un sarment, et il sèche», c'est-à-dire qu'il peut y avoir la ressemblance d'un sarment, mais comme il n'y a pas de connexion avec le cep (Christ), toute cette apparence ne durera pas longtemps; les feuilles sèchent bientôt, et la fin est d'être brûlé (Hébreux 6: 8). Mais, au second verset, on voit bien que le Seigneur a en vue la possibilité de trouver un chrétien en Lui, qui ne glorifie pas son Père, en portant du fruit. Et voilà ce qui est important pour nous.

Encore dans la 1<sup>re</sup> épître de Jean, on lit: «Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste». Cet avocat est auprès *du Père*, de sorte que, si j'ai péché, étant enfant, la relation, dans laquelle Dieu m'a placé, n'est pas brisée et elle ne peut pas l'être. Toutefois ma communion avec lui est nécessairement perdue pour un temps et elle ne se retrouve que quand j'ai les mêmes pensées que Dieu quant à mon péché *et quant à moi-même*, parce qu'il faut bien arriver à juger le mal dans son principe. Le péché qui s'est ouvertement manifesté n'est que le fruit d'une racine de méchanceté, dont je ne connaissais peut-être pas même l'existence, jusqu'au moment de sa manifestation; c'est donc la racine qu'il faut juger, et non pas le fruit seulement.

Quant à la marche chrétienne, la Parole nous fait voir qu'il n'y a pas un état que l'on puisse atteindre, qui nous dispense du même degré de vigilance et de dépendance du Seigneur qu'au commencement; au contraire, le chemin devient toujours plus étroit, de sorte qu'il est plus facile d'en sortir après quelque temps, si ce n'est pas la grâce qui nous y maintient. Ce n'est pas au commencement de leur voyage que le coeur manqua aux enfants d'Israël, mais ce fut à cause des difficultés du chemin qu'ils avaient trouvé si long et si pénible (Nombres 21: 4).

Or, la source de notre triomphe et de notre joie ne consiste pas dans la victoire que le Seigneur peut nous donner dans tel ou tel cas; elle consiste dans la victoire déjà remportée par le Seigneur Jésus sur la croix, quand il dépouilla les principautés et les autorités, et les produisit en public, triomphant d'elles hardiment dans la croix; comme Il nous dit lui-même: «Vous aurez de l'affliction dans le monde, mais ayez bon courage, *j'ai vaincu le monde*». Ce n'est pas notre victoire, c'est la sienne, qui nous donne du courage.

Mais cette victoire du Seigneur Jésus nous donne aussi une position inébranlable. C'est par cette victoire qu'il a fait la paix entre Dieu et l'homme, en triomphant sur la puissance de Satan, et en délivrant les pauvres enfants d'Adam, séduits par Satan, au moment même où leur méchanceté et leur incrédulité contre Dieu étaient montées au comble. Christ, portant le péché, devient malédiction pour nous, subit la juste colère de Dieu, et ainsi il nous est fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification, et rédemption.

C'est dans l'exécution du jugement inexorable de Dieu sur le péché que je suis associé à Christ, parce qu'il devient mon remplaçant sous le jugement; et c'est dans sa résurrection, après avoir traversé le jugement et la mort, que je me trouve uni à lui, et, selon les pensées de Dieu, assis en lui dans les lieux célestes.

Quand Dieu m'accorde la grâce de saisir ce fait par son Saint Esprit, alors j'éprouve le repos que la foi me donne et j'entre dans la jouissance de cette relation intime avec lui, qu'Il m'a fait connaître, par son Fils Jésus Christ. Alors je puis l'appeler «Père» avec toute la confiance d'un enfant bien-aimé. Alors je suis délivré de ce présent siècle mauvais et je suis à même de jouir des bénédictions spirituelles dont il nous a bénis dans le Christ. Mais c'est



alors que j'ai besoin de prendre l'armure complète de Dieu, afin de tenir ferme contre les artifices du Diable.

C'est le «bon soldat» qui se revêt de l'armure; mais il faut d'abord être soldat. Dieu m'a fait soldat de Jésus Christ; je connais mon Capitaine, je connais le régiment, je connais les drapeaux. Maintenant il me faut *son* armure, car j'en aurai bien besoin. Tout est de Dieu, et rien autre que *son* armure ne me tiendra en ma place; la sainteté convient à sa maison, à sa présence. C'est pourquoi le premier mot d'ordre que j'apprends est celui-ci: «Ote les souliers de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte» (Josué 5: 15). Mais le Seigneur me donne la force pour le combat, aussi bien que la lumière pour la marche, afin que je ne bronche pas; et c'est toujours sa force et non pas la mienne: — «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de *sa* force» (Ephésiens 6: 10). Ailleurs: «*Ma* puissance s'accomplit dans la faiblesse» (2 Corinthiens 12: 9).

Si Dieu m'a appelé à la communion de son Fils Jésus Christ (1 Corinthiens 1: 9), il faut que je marche dans la lumière, comme il est dans la lumière; sinon je ne puis pas marcher *avec lui*. Mais je vois que Dieu, qui m'a appelé à cette communion, est un Dieu *fidèle*, de sorte que je n'ai rien à craindre. Il est fidèle pour me donner la force qui m'est nécessaire (comp. 1 Thessaloniens 5: 23, 24; Jude 24).

Mais il ne faut pas confondre le combat avec la marche. La marche est morale, et, jusqu'à un certain point, elle doit attirer l'admiration des gens du monde, sinon exciter leur envie. Le combat est spirituel, dirigé contre Satan, et attire toujours la haine du monde. Mais pour l'un et l'autre, il faut que la chair soit tenue pour morte, non que l'on doive la *sentir* morte, on ne le peut pas, parce qu'elle existe toujours; mais on doit faire son compte, qu'elle est morte et ensevelie, de sorte que l'on n'a maintenant rien à faire avec elle, — ni pour se débarrasser de son pouvoir (Christ a fait cela), — ni pour la tenir assujettie à la loi de Dieu (c'est impossible), — ni pour lui plaire (elle est morte). Il faut vivre pour Christ, vivre pour les enfants de Dieu, dépenser et être dépensé pour eux; «chacun plaisant à son prochain en vue du bien pour l'édification; car aussi Christ n'a pas cherché «sa propre satisfaction» (Romains 15: 1, 7, 9; comp. Philippiens 2).

Mais quant au combat, il est impossible de combattre, si l'on est occupé de la chair, en quelque manière que ce soit. Si l'on veut se battre contre ses ennemis extérieurs, il faut d'abord que la guerre avec soi-même soit terminée.

De même, quant à la marche: «Marchez par *l'Esprit* et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair» (Galates 5: 16). «Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort... afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit (Romains 8: 4); c'est l'Esprit de Dieu qui nous constitue l'épître de Christ (2 Corinthiens 3), «et là, où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté».

Quand le chrétien est considéré, dans la Parole, au point de vue de Dieu, et de ses conseils vis-à-vis de lui, on voit toujours que sa position est inébranlable, arrêtée pour toute

l'éternité dans les conseils immuables de Dieu: — «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main; mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père» (Jean 10: 28, 29). «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» «Aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur» (Romains 8: 31, 39).

De tels passages et une foule d'autres nous donnent toute confiance sur ce sujet: mais en même temps, Dieu veut que ses enfants soient en route pour le ciel; et envisagés à ce point de vue, l'on entend parler de manquements, de trébuchements, de chutes même. On dit souvent des «si»; comme, par exemple, «*si* nous retenons ferme jusqu'à la fin la confiance et la gloire de l'espérance» (Hébreux 3: 6). «*S'il* n'a pas combattu selon les lois», — «*si* nous Le renions», etc. (2 Timothée 2: 5, 12). Cependant il n'y a pas de «*si*» dans les conseils de Dieu, «car en Christ, tout est oui et amen à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20).